

André Du Bois, D'emportements, d'alcôves

Josianne Desloges

Number 130, Winter 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98440ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desloges, J. (2022). Review of [André Du Bois, D'emportements, d'alcôves]. *Espace*, (130), 89–90.

Au cœur du parcours, quatre colonnes calfeutrées en « punching-ball » délimitent une scène vide sous la rotonde : un ring. Mais existe-t-il encore un espace de lutte ? Serions-nous arrivés trop tôt ou trop tard pour assister à une action déjà jouée ou à jamais en suspens ? Dans cette indécision, le visiteur, un peu « groggy », déambule de couloirs en îlots, balancé par des émotions éclectiques et guidé par une partition dont il n'est pas l'auteur. C'est aussi un combat infini que livre la vidéo d'Anne Imhof *Untitled (Wave)* (2021). Eliza Douglas, cheveux au vent et torse nu, y agite son fouet pour dompter le ressac de la mer. Ce geste hypnotique, répété depuis une dalle de béton qui sépare la performeuse de l'océan, relève du rituel d'affirmation de soi.

Dans un match sans boxeur, l'attente tient lieu d'action. Dans la série de photographies *The Piers* (1975-1986) d'Alvin Baltrop, des corps immobiles, transis de désir, s'abandonnent sur les docks désaffectés de l'Hudson River à New York. Parmi les spectres qui habitent l'espace du Palais de Tokyo, certains font écho à la période de confinement qui s'est achevée peu avant l'ouverture de l'exposition. Les fioles d'alcool gisant à l'entrée de bouches de métro de Berlin sont autant de traces de la vie nocturne clandestine des laissés-pour-compte, que les polaroids de Cyprien Gaillard saisissent (*Green Vessel Study*, 2020). En une étonnante mise en scène de l'absence, des cris et des rires entrecoupés de pièces instrumentales retentissent non loin, depuis le ballet d'enceintes mobiles qui glissent sur des rails en lévitation (Eliza Douglas, Anne Imhof, *Sound Rail II*, 2021).

La sursignification du titre programmatique, *Natures Mortes*, le laissait présager : la mort et la déliquescence sont latentes. Avec Cy Twombly (*Achilles Mourning the Death of Patroclus*, 1962), Théodore Géricault (*Le Radeau de la Méduse*, 1818, dessin préparatoire), Rosemarie Trockel (*Shutter 2*, 2010), des corps meurtris et des lambeaux de chair s'exposent.

Point d'orgue de l'exposition, l'habitable qui abrite l'ensemble de Sigmar Polke, *Axial Age* (2005-2007) offre-t-il d'autres horizons ? Le peintre utilise différents processus qui viennent altérer la surface vibrante et oxydée de la toile, avec une superposition de couches de laques, de vernis, de pigments d'or, d'argent, de lapis-lazuli et de malachite. « L'ère axiale » à laquelle le titre se réfère désigne, selon le psychiatre germano-suisse Karl Jaspers, le bouleversement dans l'histoire de la pensée et des religions produit par Confucius, Bouddha, Zarathoustra, Élie et Homère entre les années 800 et 200.

En l'occurrence, l'exposition n'augure pas une nouvelle ère ni n'insufflé de révolution, sinon celle des cycles naturels dans un mouvement d'éternel retour.

Eloïse Guénard a rejoint le Service des Publics du Centre Pompidou en 2018. Elle a auparavant assuré des missions pédagogiques et curatoriales pour différents établissements culturels. En parallèle, elle écrit dans plusieurs revues, en France et à l'international. Son travail porte sur les formes de transmission de/par l'art et sur la corrélation entre la création et son environnement.

André Du Bois, *D'emportements, d'alcôves*

Josianne Desloges

**MUSÉE MARIUS-BARBEAU
SAINT-JOSEPH-DE-BEAUCE
27 JUIN –
12 SEPTEMBRE 2021**

En investissant le premier étage du Musée Marius-Barbeau, à Saint-Joseph de Beauce, André Du Bois a créé, tout l'été, un territoire en perpétuelle transformation. Ses œuvres faites de bois, d'artéfacts, d'objets trouvés, d'eau, d'encre et de pierres composent un espace scénographique peuplé d'ombres où les corps s'avancent, aux aguets, ou se recueillent, pensifs. L'éclairage a été pensé pour baigner les œuvres d'une aura d'étrangeté. Le visiteur s'y sent comme un géant à cheval entre deux mondes.

L'exposition en trois temps tient à la fois de la sculpture et du dessin. Bien que denses, voire chaotiques, les différentes constructions semblent reliées par des lignes finement tracées qui se révèlent, au fur et à mesure de la déambulation, dans la pénombre enveloppante. Cette idée de la sculpture, ou plutôt d'un assemblage d'objets dans l'espace, est pensée pour être mise en relation avec le corps, propulsant les arts visuels dans les arts vivants.

Le premier espace est occupé par une grande sculpture, juchée sur un chariot à grains trouvé chez un antiquaire. Les longs morceaux de bois qui la composent frémissent au moindre souffle d'air. En tirant son socle, on pourrait lui faire traverser la pièce et, en y posant la main, on peut la faire tanguer doucement. Au deuxième plan, un amas de petits bancs de bois crée une architecture vallonnée qui s'élève de façon structurée, mais semble vouloir s'étendre comme un rhizome.

Avec ce paysage central, l'artiste a trouvé une manière de faire écho au territoire naturel que surplombe le musée : les champs, la rivière Chaudière et ses rives pentues. Il reprend aussi les formes de bois qu'il avait utilisées pour concevoir l'installation performative *Les collatérales*, à la Biennale internationale du lin de Portneuf, en 2017. Finalement, il rend hommage à la rivière qui coule le long de son terrain à Neuville, source inépuisable d'expérimentations, de dessins dans l'eau et de constructions aériennes, où il grimpe pour photographier sa muse d'eau à vol d'oiseau. Le territoire de l'exposition évoque ainsi celui de l'atelier en plein air, et tous deux se modifient au fil des gestes du créateur et des performeurs qu'il invite à s'y produire.

La zone, tout au fond de l'espace d'exposition, accueille d'ailleurs un espace spécifiquement dédié aux performances. Dans un large bol rond et peu profond, André Du Bois a dissout de la poudre noire qui sert à obtenir des miroirs d'eau. Un joug – autre objet patrimonial mettant en valeur la mémoire du lieu, nommé en hommage à Marius Barbeau, considéré comme le père de l'anthropologie canadienne –, des morceaux de bois, une pierre et une construction verticale, qui rappelle une chute, entourent un espace qui peut accueillir un corps



assis ou recroquevillé. Un moine pourrait y écrire; une personne endeuillée, y pleurer les siens.

Le corpus présenté dans le solo *D'emportements, d'alcôves* est une mise en scène de fortune faite de centaines de petits riens qui auraient pu disparaître parmi les rebuts ou les amas de mousse d'un sous-bois si l'artiste ne les avait pas rescapés, réfléchis, chéris, réactivés. C'est une ode à l'impermanence et à ce qui n'est pas fini, à ce qui vit et s'éteindra bientôt. Empreintes de gravité et de douceur, les œuvres s'effritent, s'évaporent, se métamorphosent presque imperceptiblement.

Au fil de 50 ans de pratique, André Du Bois a trouvé un équilibre entre les gestes fébriles qui l'ancrent dans le monde et un lâcher-prise curieux et attentif grâce auquel il laisse le temps faire son œuvre. Introduire une nouvelle pierre dans l'espace d'exposition, racler un morceau de bois brûlé pour déposer une fine pluie noire au sol ou encore tracer des dessins éphémères dans l'espace d'exposition consiste en autant de micros-événements qui gardent son installation vivante et agissent comme des fissures dans le contexte classique d'une exposition muséale.

Un dernier espace, plus narratif, celui-là, permet d'apprécier le sens théâtral et la culture littéraire de l'artiste, qui se nourrit de textes théoriques, d'essais et de fictions, et qui a parsemé les murs de citations tirées d'ouvrages divers. Sur une tige de bois affûtée, qui tient lieu de ligne d'horizon, de petits objets se dressent. Un projecteur braqué sur la construction révèle qu'il s'agit de personnages sur un quai en train de regarder s'éloigner une embarcation. Croisement du tableau de *La Parole des aveugles* de Pieter Brueghel l'Ancien, du groupe statuaire

Les Bourgeois de Calais d'Auguste Rodin et d'un théâtre d'ombres aux origines anciennes, la saynète peut se lire de diverses manières. On y projette nos propres souvenirs d'arrivée, de départ ou de grand voyage. Ces « six personnages à perte de vue » ont la candeur tragique des « six personnages en quête d'auteur » de la pièce du même nom. Comme eux, ils interrogent la réalité et sa théâtralisation nécessairement imparfaite, mais cathartique.

En accueillant André Du Bois pour cette résidence-laboratoire, le Musée Marius-Barbeau et son directeur Jean Philippe Bolduc, qui a agi comme commissaire, ont fait preuve d'une audace peu commune dans une institution à vocation artistique, historique et ethnologique. Une courte vidéo montrant l'artiste en action sur son terrain de création permet aussi aux visiteurs de mettre en contexte le travail présenté. Le public a pu prendre part à plusieurs rencontres alliant performance et médiation, créant ainsi un lien privilégié entre les œuvres et les visiteurs.

Depuis 2011, Josianne Desloges tient la chronique dédiée aux arts visuels du journal *Le Soleil*, à Québec. Elle a reçu une formation multidisciplinaire à l'Université Laval, bonifiée par des stages professionnels en critique théâtrale à Avignon, Istanbul et Ottawa, et en arts du cirque à Montréal. Tout en collaborant à diverses publications culturelles (*Jeu, Continuité, Les cahiers du Théâtre français*), elle a travaillé comme journaliste avant de devenir responsable de la production aux éditions Alto.